NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

124 N° 3 Juillet-Septembre 2002

Dieu circule parmi nous

André KNOCKAERT (s.j.)

p. 389 - 402

https://www.nrt.be/fr/articles/dieu-circule-parmi-nous-544

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 124 (2002) 389-402
A. KNOCKAERT, S.J.

Dieu circule parmi nous

I. – La bonté de Dieu et ma foi

«Tiens-toi au ciel et n'aie pas peur de l'amour et de la joie des trois personnes». Qui ose le dire? Qui ose le faire?

Partons du concret de ma rencontre avec la parole de Dieu. Rencontre d'un ordre contingent. La vie m'a appris que d'autres ne l'ont pas faite. D'autres ont depuis longtemps tourné le dos à la parole que leur jeunesse n'a qu'effleurée, et qui ne les a pas accompagnés dans leur vie d'adulte. Pour moi, ma conscience atteste que la parole de Dieu est en moi depuis toujours. Qu'elle y soit depuis toujours ne signifie pas que je la tienne de moi-même. Si elle y est depuis toujours, c'est bien parce qu'elle m'a été transmise par les autres, par ma mère, par ma famille, par ma paroisse, par mon école. Avant que je ne l'eusse comprise, je croyais. La foi ainsi reçue et nullement inventée, je me propose de la repenser, pour moi-même bien sûr, mais aussi pour en parler et pour en témoigner afin d'offrir à d'autres ce que d'autres m'ont donné.

Dieu m'a séduit un jour dans ma jeunesse, et c'est ma mère qui l'a aidé, ma mère et en elle, l'Église. Comment Dieu m'a-t-il séduit? Il y a eu évidemment mon conditionnement par éducation. Une agression à ma liberté? Quelques-uns autour de moi doivent se le dire, mais moi-même? Je sais qu'on a abusé de Dieu, qu'on m'a fait peur avec sa sévérité de Père, avec son jugement partout premier et dernier. Je sais que j'ai rencontré le doute aussi, peut-être tôt, peut-être aussitôt que la foi; pourtant aujourd'hui encore Dieu me séduit. Pourquoi? Il est plus fort que moi.

Il a toujours été plus fort que moi, plus fort que le doute, parce qu'il m'a séduit par sa bonté. La force du doute a toujours été de me faire douter de cette bonté. Le monde n'est pas drôle. Pour certains, il est atroce. C'est avant tout ce mal qui fait douter.

Si Dieu n'est que l'horloger qui, ayant monté et remonté le monde, le laisse jusqu'à ce qu'il tire à sa fin, alors beaucoup — et peut-être moi avec eux — répéteront les paroles de la femme de Job: «Bénis Dieu et meurs!» (Jb 2,9). Le «bénis» y sonnera peut-être plus carrément «maudis». Un Dieu muet, impassible, implacable, alors que moi, je parle, j'aime et je hais, qu'importe ce

Dieu-là, qu'importe qu'il existe ou n'existe pas. Mais Dieu a parlé en homme, et ma foi ne serait pas complète si elle s'arrêtait à la seule existence de Dieu, elle porte au-delà sur son existence en Jésus. En cela Dieu m'a séduit, de ne pas se contenter d'exister, mais d'être là en celui-ci. Le mal, on ne peut pas prétendre que Jésus l'a expliqué, il l'a assumé; il a montré que le mal l'atteint dès qu'il se fait homme. Si la femme de Job dit «maudis Dieu» ou «bénis Dieu», qu'elle ironise ou hurle ou pleure et que Dieu soit implacable, qu'importe: la femme de Job et le monde, tout tire à sa fin! Mais si Dieu est là, humain, si le mal l'atteint dans la vulnérabilité d'un cœur, d'une chair humaine et que par là, balbutiant, il s'adresse à moi!

La contingence de Jésus-Christ doit nous faire comprendre à quel point notre discours est un discours dans la foi. C'est la faiblesse du discours chrétien et sa force. Jésus rend Dieu acceptable, révèle le Père, mais il ne se laisse pas déduire.

Cette vérité empêche le discours chrétien de devenir un discours totalitaire qui s'imposerait à tout homme. S'il est raisonnable de croire, le jugement qui rend compte du caractère fondé de ma foi n'est pas d'une rationalité inéluctable. Pourtant Dieu parmi nous, s'adressant à nous en son Verbe se présente à nous, attirant notre attention par l'attention qu'il nous prête. Là Il rejoint notre parole.

Si Dieu s'adresse à l'homme directement, il n'y a plus d'homme: on est Dieu ou on meurt. Dans l'Ancien Testament les théophanies marquent toujours combien Dieu est autre que celui que l'on voit (l'ange) ou ce que l'on voit (la nuée). Mais si Dieu est là en Jésus, alors l'homme reste homme et vit. La perdition même de Jésus au milieu de nous est notre salut, car c'est ainsi que toute notre humanité est restée intacte, libre, fragile, en état de comprendre que la présence de Dieu est béatifiante et non terrifiante. En Jésus, Dieu s'adresse à nous, et c'est par lui que cette parole est venue à moi.

Dieu qui emporte ma foi par sa bonté, m'attirant à lui du dedans, m'attendant dehors, attend comme un homme que je sois à lui. Je ne dis pas qu'il n'aurait pu faire autrement, mais, étant donné ce qu'il a à me dire, dans mon univers à moi, je le comprends. Si tel est Dieu, qui peut encore prétendre être agressé par Dieu? Tout homme est agressé par le mal, au point de douter de Dieu, mais, parmi nous, le mal s'en est pris à Dieu!

L'image d'un Dieu agressif et gendarme a fait douter de Lui. Ce doute dont nous avons déjà parlé, a surgi à travers l'éducation,

par l'idéal d'*«enfant sans bavure»* qu'elle véhicule. La moindre déception par rapport à cet idéal nous fait nous sentir coupables envers ce Dieu assoiffé de perfection. L'éveil de la pensée critique jette la suspicion sur notre foi, en raison du caractère social de sa transmission.

Bien que le mal reste mystérieux, en lui, ce n'est pas Dieu qui nous agresse. Le Père que Jésus nous révèle est tout autre que cette image de la sévérité. En Jésus, Dieu est perdu parmi nous. Mais Jésus, Verbe de Dieu, accomplit un discours, qui en Lui devient parole de Dieu: le discours de la Loi, des Prophètes et des Écrits ainsi que de l'évangile en sa personne.

Le Verbe

Au cœur de notre foi chrétienne se tient le mystère du Verbe incarné, Jésus, mort pour nous et ressuscité: «*En effet, si tes lèvres confessent que Jésus est Seigneur et si ton cœur croit que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. Car la foi du cœur obtient la justice et la confession des lèvres, le salut»* (Rm 10,9-10). Or, ce mystère est tout d'abord celui de Dieu qui parle aux hommes: *«Après avoir à maintes reprises et sous maintes formes parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses par qui aussi il a fait les siècles. Resplendissement de sa gloire, effigie de sa substance, ce Fils qui soutient l'univers par sa parole puissante, ayant accompli la purification des péchés, s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauteurs, devenu d'autant supérieur aux anges que le nom qu'il a reçu en héritage est incomparable au leur»* (He 1,1-4).

La séduction de la parole divine est la grâce du geste en lui-même: Dieu qui s'adresse aux hommes. Pour comprendre, souvenons-nous de l'importance de ce geste dans la vie sociale. Prendre appui sur la vie sociale est d'autant plus légitime que Dieu, dans l'incarnation, s'humanise vraiment. Adresser ou refuser la parole entre hommes exprime le désir de nouer ou d'éviter des relations d'homme à homme. Ainsi adresser la parole manifeste en premier lieu la bienveillance et la bonté; la refuser, malice ou indifférence. La bonté se manifeste ainsi comme la présence parfaite qui cherche à rendre heureux. Alors que la malice est présence viciée qui cherche à rendre malheureux; l'indifférence elle est une présence qui se dérobe, qui ignore. La présence est plus que le fait d'être là, elle est une attention éveillée qu'on prête à l'autre et qui cherche à s'attirer l'attention de celui auquel elle se présente.

Il est évident que la parole de Dieu pour manifester la bonté doit être la bonne parole, celle qui manifeste l'intérêt qu'il nous prête. Ce Dieu créateur du ciel et de la terre, qui semble aussi éloigné de nous que l'infini du fini, ce Dieu de majesté, qui nous parle, s'humanise. Il entre dans notre existence d'homme, avec une condescendance telle qu'il finit par s'incarner. En effet, la parole que Dieu nous adresse est le Verbe dit par le Père de toute éternité, engendré par Lui et Dieu né de Dieu. Ainsi en s'incarnant le Verbe lui-même nous est adressé. C'est par son Verbe que le Père nous nomme «fils», qu'il nous reconnaît.

N'empêche que cette parole pourrait encore être mauvaise pour les pécheurs que nous sommes. Elle pourrait aboutir à un reproche qui nous révèle le caractère odieux de notre faute: la faute d'un fils contre son père. Mais la Bible nomme cette parole «évangile», bonne nouvelle, elle doit donc manifester la bonté. En effet, si la Bible parle de Dieu comme du Père, elle le fait pour manifester qu'il est la bonté originelle et originale, celle qui n'a ni origine ni modèle, étant la plus pure spontanéité. Il est la présence parfaite, la présence béatifiante qui ne cherche qu'à rendre heureux.

La vocation

La vocation commence chez celui qui nous appelle. Ce langage est typiquement judéo-chrétien, et il faut bien s'en rendre compte. Concevoir la vie comme une vocation est ce qui caractérise fondamentalement la vision chrétienne sur la vie et sur le monde. Se savoir interpellé et pas uniquement se sentir perdu comme une énigme dans un monde muet, est une marque de ce qui sépare le chrétien de son contemporain agnostique moderne. Les deux paroles de Jésus: Mc 10,18 *«Nul n'est bon que Dieu seul»*, et Mt 23,9 *«N'appelez personne sur terre votre 'Père': car vous n'en avez qu'un seul»* sont à retenir. Qu'est en effet la paternité humaine? Les parents veulent un enfant s'ils le veulent, mais ce vouloir est pure réceptivité, pur accueil par rapport à celui qui va naître. Ce ne sont pas mes parents qui m'ont voulu avant que je sois, car je n'étais pas encore, ce ne sont pas mes parents qui ont véritablement fait de moi *«celui que je suis* », ils ont voulu un enfant et c'était moi! Voilà bien tout le mystère de ma personne. Celui que je suis, qui peut bien le dire? Même moi je ne puis faire autre chose que m'identifier, c'est-à-dire orienter vers ma personne, mais mon vrai nom m'échappe parce que j'ignore le secret profond de mon identité. Celui que je suis, je le suis d'abord

pour Dieu parce que je le suis par Dieu. Lui, Dieu, tient le nom qui m'a fait naître, ce nom d'amour qui m'a fait celui que je suis. Ici se joue radicalement la différence d'accent entre celui qui se veut «fils du hasard» et le chrétien qui se sait «fils de Dieu par création». Ce n'est pas par hasard que je suis celui que je suis, ou je ne suis pas quelqu'un sans nom, mais c'est par amour que je suis celui que je suis, parce que Dieu m'a appelé par mon nom avant que je ne fusse.

Notre société occidentale tient à enregistrer les noms, tient à les fixer pour que l'identification soit aisée; d'autres civilisations font changer le nom de l'individu d'après le niveau d'initiation qu'il a acquis et souvent le nom que sa mère lui a donné lors de la naissance est gardé secret. Pourtant tout cela reste approximatif. On peut cerner ma personne en me localisant dans la société par ma parenté, fils d'un tel et d'une telle, né tel jour, habitant telle localité, telle rue, telle maison, mesurant autant, etc., etc..., mais le nom qu'on me donne n'est jamais propre au point de me nommer en moi-même: il dit toujours celui que je suis pour les autres et *«ce que je suis»* à défaut de pouvoir dire parfaitement *«celui que je suis»*.

S'il en est ainsi l'homme est bien plus fils de Dieu par adoption que fils de l'homme par naissance. Les parents chrétiens attendent leur enfant de Dieu, reçoivent leur enfant en don de Dieu. La personne humaine n'est pas la résultante de l'interaction hasardeuse de données «mondaines»; tout cela peut expliquer ce que je suis, mais celui que je suis, c'est bien Dieu qui le dit dans son acte de vocation à l'être. Celui que je suis est toujours irréductible à ce que je suis.

Le Fils de Dieu

Ainsi, le Fils de Dieu, assumant notre condition humaine, vrai homme parmi les hommes, est-il resté *«celui qu'il est»* de toute éternité pour le Père; parce que tout homme qu'il soit, c'est ainsi que le Père le dit du nom qui était le sien d'avant la création du monde. Si le Fils de Dieu est donc Fils de l'Homme, c'est parce qu'il est celui que l'Homme attend de Dieu, sans le connaître autrement que par la révélation de Dieu. Ainsi, Jésus de Nazareth est-il perdu parmi les hommes, de parents obscurs, d'un petit village, d'une petite région, d'un petit peuple. Seulement, Jésus Christ fait corps avec l'histoire de ce peuple et l'histoire de ce peuple est l'histoire d'un commerce avec Dieu. Sous cette optique, Jésus est impressionnant.

L'histoire du salut et l'économie de l'Incarnation

Revenant maintenant à l'acte par lequel Dieu nous adresse sa parole en Jésus, nous voyons comment ce geste a son origine dans la création même de l'homme. Dieu a toujours été Dieu qui s'occupe amoureusement de l'homme, Dieu a toujours reconnu l'homme. C'est pourquoi ce commerce entre Dieu et l'homme a une histoire et la réponse humaine à cette histoire prend forme de foi en Dieu. Dieu me dit «fils» en me donnant son «Fils» comme frère, c'est-à-dire en me laissant participer avec son Fils à une même condition humaine. Que je puisse croire, c'est-à-dire que je puisse m'abandonner à cette vocation par le Père, suppose que je sois vraiment fils. Or cette vérité de la parole que le Père m'adresse en son Verbe est l'Esprit du Père et du Fils en moi. Croire n'est donc pas extérieur au don que Dieu fait de lui-même dans la parole qu'il nous adresse, mais la foi naît de la séduction que le Père exerce sur celui qui est son enfant par l'Esprit qu'il a donné. L'Esprit est la vérité de la parole de Dieu, du Don que Dieu nous fait de lui-même. La foi n'est donc pas une question de persuasion ou de compréhension à sa racine, mais l'écoute amoureuse par l'homme de Dieu qui lui adresse la parole en l'interpellant par son nom de fils. Cette écoute filiale, cette séduction n'est vraie et véritable que quand celui qui écoute «est» fils, a l'Esprit de filiation et que la parole du Père est vraie en nous.

Dans l'économie de l'incarnation, Dieu s'adresse aux hommes en Père, en les recréant par son Verbe qu'il leur adresse; véritable don de lui-même, le Père nous adopte comme ses fils par le don de l'Esprit. C'est bien l'Esprit en nous qui fait que ceci n'est pas métaphorique mais réel.

En résumé, Dieu dans son Verbe fait chair, s'adresse à nous, cette parole est créative et recréative; elle est vraie par le don de l'Esprit qui habite en nos cœurs. La foi n'est rien d'autre que cette séduction, cet attrait qui fait que nous nous tournons filialement vers Dieu qui nous parle pour l'écouter. Pour le chrétien, le geste divin de nous adresser la parole fait foi. Pour le croyant, la présence de Dieu, qui est la proximité du Père, est une présence béatifiante, source de bonheur.

II. – La Sagesse et l'Espérance

Il est donc important d'arracher la foi à la froideur du discours persuasif et de la restituer à l'amour dont elle est l'ébauche et la naissance. Ici nous reprenons: *«nul n'est bon sinon Dieu seul»*.

Lui seul est bon, sans faille ni défaillance, parce qu'amour; amour qui me dit, qui me veut, qui m'aime depuis toujours, avant que je ne fusse. Or, Dieu ne meurt pas. Ici commence le dialogue avec Dieu et avec *«la mort de Dieu»*. Que signifie cette affirmation: *«la mort de Dieu»*? Que dans le discours humain qui se veut cohérent, qui fait système, il n'y a plus de place pour un Dieu. Dieu est mort dans le langage humain. Ce fait est linguistique. Mais sa mort est un profond désespoir dans la vie. Dieu est mort, parce que l'homme se veut mortel. Si Dieu est mort et que l'homme est mortel, l'homme est libre par son désespoir; il ne lui reste qu'à dompter la liberté du hasard par un calcul froidement arbitraire. Il prend en main son avenir et veut mourir intelligemment, par euthanasie, mourir en ayant profité pleinement de la douceur de vivre. La vie n'étant qu'une euthanasie, je choisirai la mort qui me convient, en rusant autant que je le peux avec le hasard pour que je ne rate pas ma mort.

Le dialogue chrétien est autre, la mort est l'heure de la vérité. La vérité de Dieu, la vérité de ma foi. Je sais que je vais mourir et que je serai couché en terre, sous terre, mais en mourant, je dirai à Dieu, *«Père c'est l'heure de ta vérité»*. D'où le chrétien tient-il cet espoir? Du Verbe de Dieu, mort et ressuscité.

La foi réponse à la séduction divine

Dans un premier temps, le geste divin de Dieu qui nous adresse la parole, nous a recréés, nous a séduits et a suscité en nous l'attention filiale à sa parole, qui est la foi. Mais sa bonté originelle et originale de Père s'exprime de toute éternité dans son Fils, qui est lui-même entièrement à l'image du Père. Parole parfaite, le Verbe n'altère ni ne dénature en rien la Bonté qui s'exprime en Lui. En s'adressant à nous, il est la plus pure sagesse, parole qui libère et qui sauve.

Notre foi est la réponse à la séduction que la Bonté divine exerce sur nous. Séduits, nous nous désarmons et nous sommes prêts à accepter ce que Dieu a à nous dire. Surpris par la gentillesse de Dieu qui nous parle, nous sommes ouverts à son message dans toute sa teneur, selon toute sa vérité. Cette ouverture avide d'apprendre est déjà l'espoir. Attentifs à la parole divine dans la foi, nous sommes remplis d'espérance. Cette espérance n'est pas seulement celle d'un au-delà de la mort, mais elle est celle d'une véritable vie en deçà de la mort. Une vie que nous vivons déjà par la vérité même de la parole qui nous est dite, une vérité qui est l'Esprit. Le Verbe parmi nous est, par l'Esprit qui

nous anime, notre espoir. Avec lui, le fidèle commence le dialogue dans lequel Dieu nous donne sa parole.

Le don de la Parole

Le don de la parole est le second moment de l'acte de parler, le moment où la parole est symbole du don de soi. Car quand on a réellement quelque chose à dire on fait le don gracieux de sa parole. Un homme affable ne se paye pas de mots, son sens lui permet de vous deviner et son tact de vous toucher, sa conversation est avant tout agréable par le plaisir qu'il prend à vous entretenir de ce qui vous intéresse. Son temps, il vous l'offre en s'excusant du temps qu'il vous prend. Parlant à demi-mot, ses réponses vous posent des questions et ses questions vous offrent des réponses. Insensiblement, il vous entraîne dans son intimité et il reçoit vos confidences sans vous les arracher et sans les dédaigner. On se retrouve enrichi d'avoir fait sa connaissance... L'analyse des contes populaires ne nous apprend-elle pas que le conte le mieux réussi est celui qui parvient à raconter l'autre en se racontant? C'est bien pourquoi il peut se maintenir à travers l'histoire et même se propager de continent en continent.

On comprendra de mieux en mieux que le niveau de communion détermine la densité de la parole. Ce n'est pas ce que l'on dit qui a de l'importance, mais c'est la parole elle-même. Rien de plus délicieusement éloquent que les discours des amoureux sur ce point. Si lui dit: «je t'accompagne», elle dit: «ce n'est pas la peine». S'il annonce: «je pars» et qu'il hésite — et il hésite toujours — elle n'hésitera pas à le retenir. S'il tarde à partir, elle ne tardera pas à le garder. S'il risque un pas, elle l'accompagne; et si, finalement, devant la maison paternelle il la laisse, elle le regarde s'éloigner par pure envie de le voir rester.

Tous ces méandres de la conversation s'expliquent: si on veut bien admettre que seulement en s'exprimant à demi-mot, on laisse la place au demi-mot de l'autre. À question entière, réponse entière et c'est un pur hasard si deux entiers se correspondent parfaitement. Mais à demi-mot, chacun y mettant sa part de vérité, les paroles s'accordent comme des mains qui se moulent l'une dans l'autre, une seule poignée!

La parole donnée dépend surtout comme nous le voyons, de la fonction poétique, de la forme du message, parce qu'elle est la forme de celui qui se donne en parlant. La pauvreté même des mots, leur inaptitude à signifier le don, met tout le poids sur la forme. Le paradigme des synonymes et des antonymes, des similitudes

et des dissimilitudes, de toutes ces nuances préfabriquées rendent muette la parole. La parole est à inventer par celui qui se donne. Le code de la parole est l'empreinte de l'autre, elle se moule d'après les formes de l'autre pour pouvoir y adhérer.

Cette créativité qui valorise la vérité de la parole donnée, Dieu y a excellé. Jésus de Nazareth n'est qu'un homme parmi nous, ce Jésus le Messie, ainsi perdu parmi les hommes, est la réponse de Dieu à l'espérance d'un peuple, Israël, qui au long de son histoire n'a pas cessé de s'interroger sur la nature d'un Dieu, Dieu de leurs pères, qui avait choisi ce peuple comme confident, alors qu'il était le seul Dieu, unique et universel.

L'inspiration de l'Esprit et l'Écriture: la parole libératrice

C'est à ce stade du don de la parole que prend place l'inspiration de l'Écriture. La parole est inspirée quand, en elle, prend corps le don que Dieu nous fait de lui-même. Ceci s'accomplit à la perfection dans le Verbe: en lui, le Père est notre Père et par lui, l'Esprit habite en nos cœurs parce que Lui-même est notre frère dans l'humanité. Mais l'histoire de l'Incarnation commence avec l'Homme, toute l'histoire de l'Homme est l'histoire de Dieu qui s'incarne. Le sens de la vie et de la mort de l'Homme se révèle en Christ, parce que le Christ nous révèle la réponse à la question: «Qui est notre Dieu?» Notre Dieu est «le» Père, mon Père et votre Père, dit Jésus. Ainsi, une parole est-elle inspirée dans la mesure où elle est assumée dans le Christ et s'accomplit en Lui. Tout l'espoir de l'A.T., l'espérance que Dieu soit avec nous, s'accomplit en Christ, le N.T. nous fait croire que cet Espoir n'a pas été vain en rendant témoignage de l'accomplissement de la parole de l'A.T. dans l'événement de la vie et de la mort de Jésus par sa résurrection. Aussi, le commerce entre Dieu et nous continue-t-il par la fréquentation de sa parole. En d'autres termes, le caractère inspiré de la parole se manifeste par sa vérité en Jésus.

Le N.T. met sur un même pied la parole de Jésus et l'A.T., témoignant par là que la parole de Jésus et l'A.T. procèdent d'un même Esprit, celui de Jésus. L'inspiration de l'Écriture est donc l'écriture de toute parole qui procède de l'Esprit de Jésus, celui du Père et du Fils. Or, cette parole est essentiellement libératrice, en ce sens qu'elle donne à l'homme l'espérance que la présence béatifiante de Dieu ne condamne pas son amour, même si l'homme se juge coupable. En d'autres termes, la sagesse de la parole divine est que Dieu met plus de compréhension dans son jugement que les hommes. L'Écriture est donc une parole de foi,

de recueillement amoureux de ce que Dieu dit aux hommes et de ce que les hommes répondent à Dieu. L'Écriture est donc un témoignage de foi écrit qui permet de comprendre l'événement de l'Incarnation, de la Mort et de la Résurrection du Fils de Dieu comme une «Bonne Nouvelle». Il n'y a plus de condamnation, mais l'expression humainement fragile de l'amour de Dieu pour les hommes. Le témoignage écrit fait donc corps avec l'ensemble de la tradition qui témoigne de cet événement christique. Chaque fois que je m'approche, heureux de ma foi en Dieu qui me parle, de la parole de Dieu telle que je la trouve dans le témoignage des Écritures, c'est plein d'espérance que je cherche à la comprendre. Dans la mesure où dans le même Esprit, je peux moi aussi croire d'une même foi, la sagesse de Dieu illumine ma vie et ma mort. Déjà maintenant, je ressuscite à la vie d'enfant de Dieu. Pour le chrétien la vie n'est pas une euthanasie. Il ne cherche pas à ne pas rater sa mort. Le chrétien cherche plein d'espérance une vie qui correspond à la parole que Dieu lui donne quand il le dit son enfant. C'est dans ce commerce intime que Dieu se révèle et me révèle *«celui que je suis pour lui».*

La sagesse libératrice

Si la bonté est une présence béatifiante, la sagesse est une parole libératrice. L'originalité de la sagesse chrétienne est dans sa structure profonde, la libération gratuite par le don que Dieu fait de lui-même en Jésus Christ. Cette libération fait du croyant un homme qui n'est jamais battu. Espérant contre tout espoir il puise son courage de vivre et de vivre pour les autres non pas dans son passé, ni dans l'analyse encourageante de situations ou d'institutions, mais dans cette qualité du don qui fait de chaque instant une création nouvelle. Chaque instant l'homme ancien meurt en lui et chaque instant aussi naît l'homme nouveau. Il y a là un espoir fantastique, qui permet d'abandonner l'auto-justification et d'assumer l'autocritique sereine, non pas pour subir la condamnation, mais pour assumer le réajustement de tous les jours aux signes d'une vocation dans le temps. L'échec de hier n'immobilise pas le chrétien et les exigences de l'avenir ne le paralysent pas mais, se méfiant de lui-même, il croit et a confiance dans les autres.

Tout ceci explique pourquoi l'écriture demande une exégèse qui ne soit pas une simple interprétation, mais une lecture. De même est-il possible de comprendre à partir de ce que nous venons de dire pourquoi dans le cœur de tout homme qui lit la

parole de Dieu, l'espoir qui naît est bien son espoir. L'Esprit qui inspire la Parole est en effet le même Esprit qui fait vivre. Chaque fois que je lis l'Écriture, Dieu me donne plus intimement sa Parole et je respire plus librement et j'espère. Qu'est-ce que j'espère?

III. – Fidélité et Charité

Par l'interprétation de nos paroles, nous créons une ambiance d'abandon et de confiance qui n'est autre que l'intimité. Dans une conversation vraiment réussie, les deux interlocuteurs sont si profondément absorbés l'un dans l'autre, que le temps même condense en un seul moment. Tout mouvement y est parfaitement synchronisé et les distances s'évanouissent au contact intime; on n'est pas seulement présent à l'autre, mais on entre dans son existence.

Pourtant, la parole qui nous a ainsi unis tend à une union plus stable encore. Quand on a parlé aussi intimement, on n'admet pas que ce moment reste sans lendemain. Ce serait blesser quelqu'un à mort si, l'instant après, on le traitait en étranger. On n'entre pas dans l'existence pour en sortir aussitôt et laisser un vide. En parlant, on se dit plus que des choses et on ne consulte pas un homme comme on consulte l'horloge parlante, à seule fin d'obtenir un renseignement exact. On cherche un homme en s'adressant à un homme. Il y a des gens qui disent à tout le monde ses quatre vérités — quatre pour que ce soit bien carré — mais dire les choses de cette façon n'est plus parler. Plus les dires sont vrais, plus ils ont pour nous de l'importance, moins aussi on peut nous les dire sans s'engager, sinon leur gravité même emplira nos cœurs d'un désespoir d'autant plus sombre qu'éclate plus clairement la vérité.

La vérité, poids redoutable pour qui doit la porter seul

Si, gracieusement, nous avons fait le don de la parole, c'était bien pour qu'elle restât donnée et pour que nous, les premiers, nous fussions prêts à nous y abandonner. L'homme est un étrange phénomène. D'instinct il recherche la vérité qu'il a conscience de redouter. Il veut bien l'apprendre, mais il refuse d'être seul à la porter. Pour bien parler, il faut ménager sa parole; rien de plus révoltant que de se cacher derrière la vérité. Le sage discerne dans celle-ci ce qui blesse et ce qui libère et sa discrétion le retient d'abuser de ce discernement. Il fait admettre sa parole bien plus par la compréhension dont il témoigne que par celle

qu'il exige et sa fidélité garantit sa solidarité pour porter les conséquences de ses dires. Comme la clarté de son expression est secondée par une proposition engageante et la vérité de ses affirmations par sa charité, sa parole est la plus pure sagesse, l'aveu d'une authentique bonté. Chacune de ses paroles l'engage entièrement, car il ne vise pas seulement l'attention et l'intérêt de l'autre, mais sa foi.

IV. – La circulation de Dieu parmi nous, nous arrache à notre solitude.

Ainsi, la parole à son sommet est restée ce qu'elle était à sa base; la bonté qui s'exprime avec sagesse dans l'espoir qu'on la croira quand elle se dit amour. Elle est devenue plus qu'un symbole, elle est un gage, le rappel constant de l'éternel présent. Le geste du début qui nous a mis en présence a grandi dans l'intimité en symbole et maintenant il est devenu le gage d'une solidarité qui unit à jamais deux hommes face à la même vérité.

Tous les mots qui ne peuvent prétendre à cette perfection de la parole donnée et tenue, cachent un refus de la parole. Nous voyons ici que tenir sa parole est bien à sa place dans l'effort des hommes à maintenir le contact d'homme à homme. Il s'agit bien d'une fonction nécessaire pour que se créent les solidarités humaines. La parole qu'on tient est le signe de l'authenticité du message, du don.

L'homme seul n'est pas heureux, n'ayant personne qui l'aime, ne sachant qui aimer, il est néant, moins qu'un étranger. Par la parole il n'est plus seul. Ainsi s'explique qu'elle lui est si bienvenue, si précieuse, si nécessaire. Il n'y a rien de plus meurtrissant que de la refuser et rien de plus grossier que de l'ignorer, rien de plus décevant que de ne pas pouvoir en user et rien de plus cruel que d'en abuser, rien de plus traître enfin que d'y manquer et rien de plus mortel que d'en douter.

Ces pages sont évidemment trop disertes et trop concises. Trop disertes, parce que nous avons voulu parler humainement de l'homme qui parle, trop concises parce qu'un sujet pareil est celui d'un livre et pas de quelques feuilles, mais il nous semble que l'introduction à la parole de Dieu exige cette étude de la parole de l'homme. En analysant celle-ci, nous avons touché à la bonté qui ne peut se taire parce qu'elle est présence béatifiante toute orientée vers le bonheur de l'autre et qui, en parlant, emporte la foi de l'autre.

Par ce geste humain, Dieu a emporté la foi des hommes, il a adressé la parole au pécheur et celui-ci en est complètement bouleversé de bonheur. Nous avons touché à la sagesse qui s'engage en parlant, et Dieu en nous parlant s'est fait chair et a pris sur lui le poids de sa parole. Que nous aurait valu le fait de savoir la vérité sur notre péché, si Dieu n'avait été avec nous pour en porter la vérité. Sage, Il l'a été de la sagesse d'une pure parole qui gonfle d'espoir. Finalement, la fidélité qui inspire amour et charité, Dieu l'a faite sienne; Il a pris sur lui ce long silence qui n'altère pas la parole, Dieu s'y tient pour qu'on comprenne qu'il est amour!

Le geste qui a fait naître la foi est celui de Dieu qui nous adresse la parole dont la vérité est l'Esprit en nos cœurs. Le dialogue qui fait naître l'espérance est l'intimité de Dieu qui nous parle en son Fils et qui nous fait vivre par le même Esprit, celui de son Fils. Le gage qui nourrit la charité est ce même Esprit qui nous unit au Fils et qui en lui nous donne accès au Père et à nos frères. En effet, la parole qu'on donne est don de soi. Dieu qui se donne ne se reprend pas, ne reprend pas sa Parole. La fidélité du Père et du Fils est l'Esprit qui nous fait dire «Abba», Père, et qui nous fait aimer nos frères, pour que nous ne mentions pas en disant qu'on aime le Père.

La charité est la réalisation de notre espoir en Christ. Cet espoir se réalise dans la mesure même où nous sommes sauvés et libérés de ce qui nous opprime: le péché. La parole de miséricorde par laquelle Dieu nous fait comprendre qu'il nous aime non pas pour ce que nous sommes, mais pour «celui que nous sommes». Cet amour est authentiquement divin parce que parfait don de soi, gage qui jamais ne sera repris. Ce gage est précieux car il nous libère pour aimer d'un même Esprit que le Père et le Fils, dont l'Esprit en nous est gage. Aussi les paroles inénarrables que nous suggère l'Esprit ne sont-elles pas vaines parce que venant de Lui. Pour un chrétien, l'amour ne fleurit donc pas sur le fumier de nos passions, mais il tire sa sève de l'amour même de Dieu dans une mutuelle reconnaissance. Aussi l'Esprit du Père et du Fils pousse-t-il le chrétien à aimer comme le Père par un amour qui vise la personne, celui qu'on est, plutôt que ce qu'on est. Ainsi, assistons-nous au spectacle de l'amour du Christ mort pour les pécheurs, alors que l'Esprit nous pousse à aimer comme Lui.

Voilà comment se boucle le dialogue entre Dieu et nous. Le Père, pure bonté originelle et originale nous adresse son Verbe et cette parole se réalise dans l'Esprit qui habite en nos cœurs. C'est par lui que nous sommes portés vers une écoute filiale dans

la foi. Le Père nous enseigne par le Verbe en se révélant à nous et en nous révélant à nous-mêmes par sa Parole inspirée. Cette révélation nous libère. Car le Verbe est tout à l'image de son Père, expression de la bonté sans faille qui se confie à nous en parole. Celle-ci nous libère par la sagesse que le Fils est pour nous. Mais cette sagesse, don de soi du Père, entraîne l'homme au cœur de l'intimité divine, se consolidant ainsi dans la fidélité. Croyant à la bonté de Dieu, nous vivons sa présence comme béatifiante, espérant dans la sagesse de Dieu, nous vivons sa parole comme une parole qui libère. Aimant à partir de la fidélité de Dieu, nous vivons le gage que Dieu est notre Père et les hommes nos frères. Quand nous lisons donc l'Écriture au cœur même de nos célébrations sacramentelles, elle est gage, elle est Esprit. Elle est en Christ le témoignage de foi des témoins qui nous révèlent que Dieu est avec les hommes. Elle est aussi la parole des hommes qui permet de correspondre avec Dieu, d'être avec Dieu parmi les hommes.

B-1050 Bruxelles André KNOCKAERT, S.J.
Rue Washington, 186 Centre *Lumen Vitae*

Sommaire. — Dans une première approche, nous abordons la présence divine. Celle-ci, aux yeux de la foi, est béatifiante. Dieu s'adresse à nous dans son Verbe Jésus de Nazareth. C'est sous la séduction de cette bonté du Père que nous nous tournons filialement vers Lui. L'approche suivante nous fait voir dans le Verbe, la parole de Dieu qui nous sauve et nous libère, sagesse de Dieu qui ne trahit en rien sa bonté. La troisième approche nous fait voir Dieu qui tient parole. Son Esprit habite en nos cœurs et nous sommes réellement fils et filles de Dieu. Cette fidélité allume en nos cœurs la charité. Par cette circulation de Dieu Père, Fils et Esprit parmi nous, nous ne sommes pas seuls à porter la vérité sur Dieu et sur nous-mêmes.

Summary. — As a first approach, we take on the question of the divine presence, presence which, in the perspective of faith, is beatific. God speaks to us in and through his Word, Jesus of Nazareth. It is through the seduction of the Father's goodness that we turn filially toward Him. The next approach enables us to see in the Word of God who saves and liberates us, that wisdom of God which is in no way a betrayal of his goodness. The third approach leads to see God as keeping his word. His Spirit dwells in our hearts, and we really are sons and daughters of God. The charity which burns in our hearts has its origin in this fidelity. Through this circulation of God, Father, Son and Spirit among us, we are not alone in bearing the truth about God and about ourselves.